

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1. POINTE EN CHANTILLY DOUBLE.

2. POINTE EN CHANTILLY SIMPLE. — DESSIN DE M. G. JANET.

...sont d'un
...qui désirent
...trouveront chez
...: chapeaux de
...: plumes, etc., etc.

...si connue
...nombreuse client-
...pour costumes
...; aussi enga-
...à la Compagnie
...es combien sont
...ment en vente la
...mouchoirs, est
...ranchi au lavage.
...de cent soixante
...à vente, il suffit
...andaise, qui se

...ur indiquer une
...ons? Adressez-
...parlé déjà plu-

...interrogé, c'est-
...de chaussures y
...immédiatement
...ures conditions

...m s'adressant à
...au même prix
...offre en réalité

...et les prix sera
...la demande par
...Polvre, 61, rue
...francs sera ex-
...ment dans toute
...la Suisse et la

...un usage très-
...r, la couperose
...au, le lait an-
...emplacer avan-
...Pour la vente,
...Dents, et ceter

...recommandons
...qui offre une
...J. Rousseau.

...nt des modèles
...at-Honoré. Nos
...te maison que
...d'échantillons.

...paru le 16 juil-

...Lacôme.
...olla-re).

...DAVIS

...m'importe!...

...quel Voltaire.



3. BANDE EN APPLICATION DE DRAP SUR DRAP.

SOMMAIRE

GRAVURES : Châles en dentelle (quatre dessins). — Bande en application. — Quart de filet de nuit. — Toilette en grenadine. — Toilette en faille et drap cachemire. — Costume de

voyage (devant et dos). — Corset breton. — Deux polonaises. — Bébas
SUPPLÉMENT : Plancher de modes colorées. — Plancher de patrons et de broderies.

EXPLICATION DES GRAVURES

1 et 2. Le dessin n° 1 est une grande pointe de dentelle dite forme duchesse. Ce châle en dentelle de Chantilly noir,



5. TOILETTE DE GRENADINE.



6. TOILETTE EN FAILLE ET DRAP CACHEMIRE.

double, est
opales jus
taille. Le
une pointe
simple, de
sur les épa
de la Com
des, rue Ri

3. Band
tion de drap
— Pour ce
qui convie
pour rideau
employer 4
deux sommi
du drap de
soit deux 4
bois, deux
ton face p
plication re
fait avec de
la même co

4. Quart
dile de la
noires, 34
ne représen

doublé, est replié sur les épaules jusqu'au bas de la taille. Le dessin n° 2 est une pointe en chantilly, simple, de forme cintrée sur les épaules. — Modèles de la Campagne des Indes, rue Richelieu, 80.

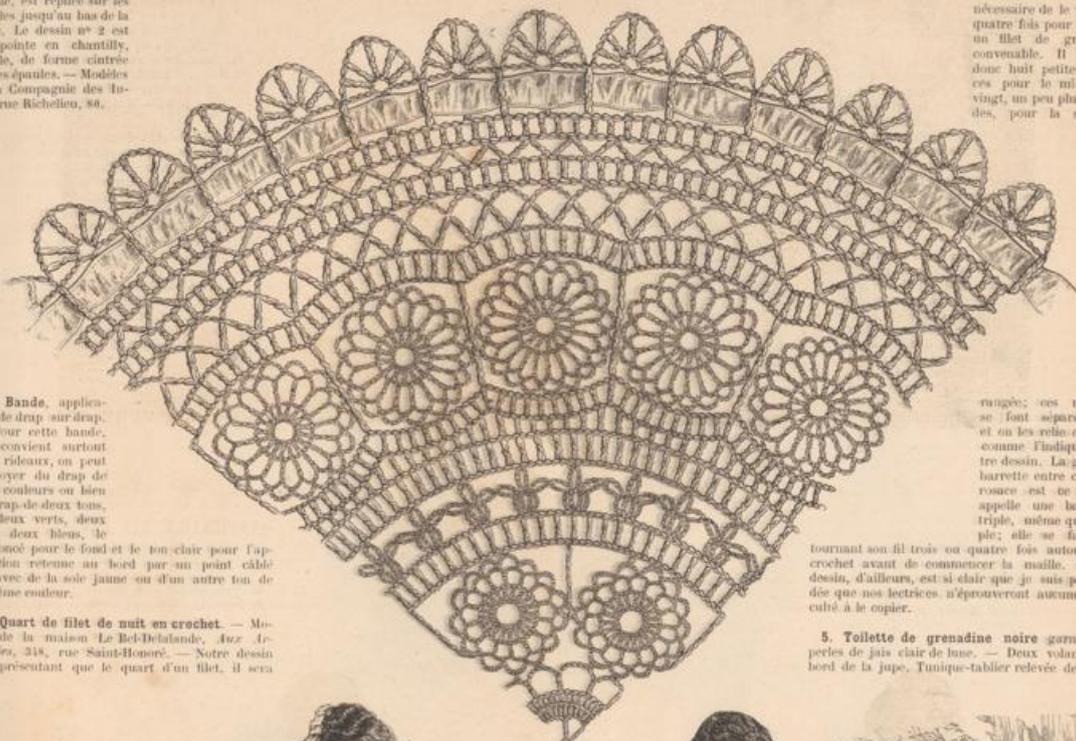
3. Bande, application de drap sur drap. — Pour cette bande, qui convient surtout pour rideaux, on peut employer du drap de deux couleurs ou bien du drap de deux tons, soit deux verts, deux bleus, le ton foncé pour le fond et le ton clair pour l'application retenue au bord par un point câblé fait avec de la soie jaune ou d'un autre ton de la même couleur.

4. Quart de filet de nuit en crochet. — Modèle de la maison Le Bel-Debalande, Aux Armes, 318, rue Saint-Honoré. — Notre dessin ne représentant que le quart d'un filet, il sera

nécessaire de le répéter quatre fois pour obtenir un filet de grandeur convenable. Il faudra donc huit petites roses pour le milieu et vingt, un peu plus grandes, pour la seconde

rangée; ces roses se font séparément, et on les relie ensuite comme l'indique notre dessin. La grande barrette entre chaque rose est ce qu'on appelle une barrette triple, même quadruple; elle se fait en tournant son fil trois ou quatre fois autour du crochet avant de commencer la maille. Notre dessin, d'ailleurs, est si clair que je suis persuadée que nos lectrices n'éprouveront aucune difficulté à le copier.

5. Toilette de grenadine noire garnie de perles de jais clair de lune. — Deux volants au bord de la jupe. Tuniquetablier relevée derrière.



4. QUART DE FILET DE NUIT.



7 ET 8. COSTUME DE VOYAGE EN BOURRETTES DE LAINE AVEC ÉCHARPE, VU PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE.

un peu de côté. Paletot garni d'un effilé et de passementerie en jais clair de lune. — Modèle de chez M^{me} Pasquet, 53, rue Neuvo-des-Petits-Champs.

6. Toilette en faille et en drap cachemire bronze vert. — La jupe seule est en faille bordée d'un plissé sur lequel est posé un ruché coquille de faille effilée. Tablier carré et tunique relevée de côté et derrière, garnis d'une haute frange bronze et jaune. Corsage-cuirasse assez court, forme habit par derrière. Manche longue ornée de deux plissés et d'un biais-revers en faille jaune. Autour du cou, petit collet et plissé-roche. — Modèle venant de chez M^{me} Pasquet.

7-8. Costume de voyage, en bourrette de laine. — Jupe longue, simple par derrière. Devant, au bas, haut plissé arrêté en haut pour former tête. Polonaise formant devant tablier carré orné d'un effilé à boules. Derrière, elle est relevée et tenue en plis par une large bande d'étoffe brodée d'un gros liséré. Écharpe en étoffe pareille, avec trois plis dans le haut et nouée devant; elle est bordée du même effilé que la polonaise. Sur le côté droit, poche bordée d'un plissé. Manches longues terminées par un plissé sortant d'un revers. — Modèle de chez M^{me} Day-Fallette, boulevard de la Madeleine, 15.

9. Polonaise en lainage de fantaisie garnie d'un galon à damier et d'un effilé croisé. — Devant, tablier à trois grands plis remontants. Par derrière, deux larges pans, dont l'un tombe droit sans autre garniture que le galon à damier. Le second pan, relevé au milieu et à droite, sous le corsage découpé, retombe en pointe sur le premier. Manches longues à revers avec noué à trois coques. — Modèle de la maison Duboys.

10. Longue polonaise garnie d'un plissé à tête et d'un haut effilé. Elle est relevée derrière, et la pièce de devant est relevée en trois plis un peu en arrière de la hanche gauche avec un gros noué de faille bleue. Manches longues garnies de plissés d'étoffe et d'un revers de faille blanc avec noué. Collet bleu. — Modèle de la maison Duboys.

11. Paletot d'été. — Ce vêtement, tout nouveau, se porte sur robe d'été, quels que soient le genre et l'étoffe. Il se fait en batiste écru ou bleu foncé et se garnit de broderie bretonne de couleurs variées. On le fait encore en batiste noire, garni de bandes noires brodées en blanc ou de guipure blanche et noire. Prix : 120 fr. — Modèle de M^{me} Cély, 8, rue de la Paix.

12-13. Écharpe en dentelle de Chantilly noire, vue de face et de dos, un peu de trois quarts. — Ce modèle, entièrement nouveau, nous a été communiqué par la Compagnie des Indes, rue Richelieu, 88.

GRAVURE COLORIÉE

Toilette de grenadine noire à raies satinées. — Tablier formé de rangs alternés de volants en dentelle noire et en grenadine. Corsage-cuirasse ouvert en ovale, garni devant de trois noués de faille orangee et, autour du cou, d'un double plissé en dentelle. Manches au coude avec même garniture. — Ce modèle et le suivant sortent de la maison Duboys, rue d'Anjou-Saint-Homère, 31.

Robe princesse décolletée en faille violet or. — Au bas, garniture formant volant à tête; la traîne est garnie de



11. PALETOT D'ÉTÉ.



9. POLONAISE EN LAINAGE DE FANTAISIE.



10. LONGUE POLONAISE.

garnie d'un plissé
Elle est retrou-
sée devant et relevée
à l'arrière de la hanche
et de faille blanche.
Le plissé d'étoffe
blanche avec un motif
à la maison Dubois.

Le vêtement, tout
d'été, quels que
Il se fait en ba-
se garnie de bro-
s variées. On le
garni de bandes
de guipure blan-
fr. — Modèle de
six.

elle de Chantilly
un peu de tré-
sément nouveau,
ar la Compagnie
e.

LOBIÉE

voire à raies sati-
rangs alternés de
et en grenadine.
ovale, garni de
de orange et, au-
lissé en dentelle,
me garniture, —
tent de la maison
Honoré, 31.
e en faille violet
fronce formant
est garnie de



6^e Année N° 287

1^{er} Juillet 1877

REVUE DE LA MODE
Gazette de la Famille
13 Quai Voltaire à Paris

*Corsettes de M^{me} Aubry, 31, r. de Nivelle. Parfums et savons de la Parfumerie.
Nouveaux 31, r. de Nivelle. Corsettes et Jupons de la M^{me} de Blument, 33, r. de Valenciennes.
Garnitures de la M^{me} Ballard et Martin, 68, Boulevard de Strasbourg.*

deux rangs de ce v
cripe lisse, avec lar
devant en tablier; d
montants. Derrière,
doublés de broderie
et tryanté de fait
courtes.

PLAN

Patrons 1 à 6. Pu

N° 8. Encadrement d
à broder en lacet Rem
plissent les motifs du d
N° 9. Tour de col
bleu; partout où il y
levée.
N° 10. Festons point
blancs.

deux rangs de ce volant. Une haute écharpe en mousseline crêpe lisse, avec large entre-deux et volant brodé, est posée devant en tablier; elle est relevée par des nœuds de faille doublés de broderie et retombe jusque sur la traine. Broderie et tuyauté de faille autour du corsage et des manches courtes.

PLANCHE DE PATRONS

Premier côté.

Patrons 1 à 6, Patrons en grandeur naturelle du corsage-

culrisse du costume d'été en cachemire d'Ecosse, dessins 15 et 16 de notre dernier numéro.

Patrons 7 à 11. Patrons en grandeur naturelle du paletot du costume d'été, dessins 19 et 20 de notre dernier numéro.

Patron 12, moitié de la pèlerine que portent les figurines 7 et 8 de notre numéro de ce jour.

Patrons 13 à 17. Patrons en grandeur naturelle de la poulaine qui se trouve à la première page de notre précédent numéro, dessins 1 et 2.

Second côté.

N° 1. Huitième partie en grandeur naturelle d'une aube à broder en application de nansouk sur tulle Bruxelles, ou

au besoin, sur tulle grec; des jours variés remplissent les endroits qui sont pointillés; les parties carrées se couvrent de fils posés en reprises dans les réseaux du tulle.

N° 2. Encadrement de taise d'oreiller à broder en guipure Renaissance sur toile Colbert ou toile d'Irlande.

N° 3. Festons point de rose nouveau style, pour lingerie de femme et d'enfant, ou pour ameublement.

N° 4. Guirlande en soutache, pour robes et confections.

N° 5. Guirlande plus petite, également en soutache.

N° 6. Pans de cravate à broder en guipure Renaissance sur toile Colbert ou batiste.

N° 7. Festons point de rose nouveau style.



12 ET 13. ÉCHARPE EN CHANTILLY, VUE PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE.

N° 8. Encadrement de mouchoir en taise d'oreiller d'enfant, à broder en lacet Renaissance; des jours assez mats remplissent les motifs du centre.

N° 9. Tour de col à broder de deux couleurs, rouge et bleu; partout où il y a des pointillés, l'étoffe doit être enlevée.

N° 10. Festons point de rose nouveau genre pour pantalons.

COURRIER DE LA MODE

RENSEIGNEMENTS UTILES

Été, Orage, Bataille. — Nous y voici, dans le bel été; aussi le temps est-il à l'orage un peu dans toutes les sphères, dans le monde politique comme dans le royaume... qu'al-je dit!... dans la république des modes. La Bataille

est engagée entre la robe princesse et la robe à corsage-culrisse avec tunique drapée, entre la robe longue et la robe courte. Qui l'emportera? On ne sait. Moi, qui ai la longue habitude de ces luttes, heureusement pacifiques, je pense que les choses s'arrangeront comme il arrive souvent dans la vie ordinaire, personne ne sera exterminé, et les féroces ennemis devront s'arranger pour vivre en état de rivalité. De là naîtront mille incidents, combinaisons et variations dont tout le monde profitera. En somme, chaque femme votera pour la forme de vêtement qui lui siéra le mieux.

Quant à moi, j'avoue sans détour ma préférence pour la

robe princesse. Elle se prête mieux que toute autre à modeler chaste ment les formes.

Pour les choses de goût, les artistes seront toujours des guides sûrs et des maîtres dont on doit suivre le conseil. Ils présentent le vêtement collant. Écoutez-les.

Mais toutes les femmes ne peuvent s'accommoder de cette mode charmante et d'un porter souvent difficile. C'est vrai, j'en conviens. Aussi ont-elles en partage un tact très-fin qui leur fait sentir en quelles circonstances, dans quelle mesure il faut adopter ou modifier le costume actuel. Nous sommes là, du reste, pour leur indiquer ces modifications et les aider de notre expérience. Je ne cesserais de le répéter : la première chose, la plus importante, c'est de mettre ce qui va bien.

Toujours à la recherche de ce qui peut être intéressant et nouveau pour mes lectrices, je viens de leur trouver un ravissant modèle de robe princesse, tout nouvellement créé par une petite fille parisienne. Nous l'avons baptisée la *robe Marguerite*. Mais comment la décrire? Elle n'est pareille d'aucun côté. Les lignes en sont très-simples, élégantes et harmonieuses. Tout en cachemire noir, souple et collant, il y a, devant, une longue bande développée sur la poitrine, amincée à la taille, en cachemire couvert de broderie de soie aux mille nuances, exécutées à la main. La même bande fait carré dans le dos; elle est bordée d'un gros liséré de la nuance dominante dans la broderie. La robe ferme de côté et sur l'épaule. Au bas, de très-belles broderies sur drap découpé relèvent le devant de la jupe à la traine; une petite cordelière rattache quelques plis. De l'autre côté, broderies différentes, poche nouvelle toute brodée. Derrière, de larges plis en long partent de la taille et finissent en serpent pour former la longue traine, sans aucun ornement. De coquettes petites manches couvertes laissant passer l'amorce du bras.

Ce modèle, qui a beaucoup d'originalité, sera très-recherché pour l'automne : aussi le faisons-nous dessiner bien vite pour en offrir la première à nos abonnées. Ajoutons qu'avec trois petites boucles et un seul bouton, la traine se relève très-gentiment de côté, sans fautes à chaque pas le mouvement disgracieux d'une vague agitée. Ce costume sera charmant exécuté en deux tons clairs, comme tourterelle et bleu ciel brodé, oseille et rose, etc.

Un mot aussi sur de très-jolies petites toilettes en batiste bleu clair avec entre-deux et garnitures en imitation de valenciennes, vrai petit usage d'été, et d'autres en linon ajouré, décollées carré et fermées au cou par un flot de faille.

Disons encore que toutes ces robes sont lalinées à la taille comme un corset; mais, pour les robes de toile, la forme blouse est adoptée, ce qui est l'exécutable contraire.

J'ai noté également chez la même couturière des mantellets très-élégants tout en passementerie à grèbots encadrée de dentelles chantilly et de jais doré ou bleu de l'effet le plus éblouissant.

Ce qui est joli, joli, coquet et drôlet, ce sont, dans un tout autre genre, de petites toilettes pompadouriennes en simple perse à grandes fleurs, oiseaux, ramage, sur fond vert d'eau, rose, chamade, lilas, gris argent. Elles consistent en une jupe courte, ornée, de motifs, ornée de trois petites volants tuyautes frissonnantes. Le joli pied bien chaussé, le bas élégant ne sont plus enroulés sous la robe, ils vont se montrer, se faire voir et en paraissent même fort contents. Sur ce japon, on porte une blouse en perse, ajustée dans le dos, sans plis devant, mais rattachée par une ceinture, et très-coquettement relevée de côté et derrière. Rien n'est frais, élégant et original comme ces petites toilettes dites à la *Robert*. Ajoutez des manches au coude à grand volant et, si l'on veut, un petit poail de couleur vive planté sur le sommet de la tête. Pour peu qu'on soit gentille, on devient à croquer dans ce joli costume de bergère Watteau. Complétez la toilette par l'éventail coisier et une grande canne boulette empaquetée de rubans. Ombres de nos charmantes mères grand, vous tressaillant de joie en vous voyant revivre.

On m'a demandé s'il est vrai que l'on puisse porter des gants de Suède ou de Saxe noirs. Oui, vous pouvez mettre avec une toilette claire, mais non très-habillée. Il faut alors avoir soin de les choisir brodés en soie rouge, bleu ou vert, suivant la nuance principale de la robe; même il est facile de les broder soi-même d'un point russe ou en chaînette. Cette mode n'est pas jolie; mais la fantaisie autorise bien des petites singularités. Les femmes arabes ont une coutume plus économique : lors des grandes fêtes de mariage ou de fiançailles, elles se teignent les mains en noir jusqu'au poignet; une teinture de bonne qualité doit durer huit jours sans bouger. Je suppose que ces dames évitent de se laver les mains trop souvent pour ne pas gâter cette bizarre parure.

Je garde pour le *dessert* de mon courrier la description d'une superbe toilette de bal du genre sérieux et noble, sans rien perdre du côté de l'élégance. C'est encore une robe princesse décolletée et liée derrière en faille vert mousse. Devant, une large écharpe en brocatelle d'éto drapé deux fois en trois plis remontants bordés d'une haute dentelle blanche en application; les tons changeants de la brocatelle sont tantôt corail rose, vert d'eau, argenté, sur fond mousse. Le bas de la robe est bordé tout autour d'une double ruche chicorée

en faille mousse et corail rose. L'écharpe remonte derrière en draperie rattachée par de la faille corail et verte, puis redescend en ondulant sur la traine très-longue et chargée d'une brassée de lilas lilé et d'œillets rouges et rose pâle. À droite, une guirlande des mêmes fleurs descend de la hanche sur la traine; à gauche, un simple pouf d'œillets et lilas. Le corsage, à manches très-courtes, est simplement orné d'une petite herbe en dentelle traversée de biais roses, avec petite guirlande près de l'épaule gauche. C'est un véritable travail savant et compliqué dû à M^{me} Dubois, dont la maison, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré, est bien connue pour ses élégantes créations.

MARIE DE SAYEVNY.

LA « REVUE DE LA MODE » A LA CAMPAGNE

Voilà la saison des voyages et de la villégiature. Tous les heureux à qui fortune ou position le permet s'empressent de changer de vie, de quitter la ville pour aller respirer un autre air, vivre dans un autre milieu, à la campagne, aux eaux ou aux bains de mer.

Chaque jour, il m'arrive une foule de lettres charmantes où mes lectrices me remercient des bons conseils que leur porte la *Revue de la Mode* pour tout ce qui concerne la vie de la famille ou du monde.

Ces lettres sont pour moi la meilleure récompense d'une tâche très-laborieuse et le plus vif encouragement à la continuer. Elles m'ont inspiré une pensée qui, je l'espère, sera bien accueillie de vous toutes, mesdames, jeunes femmes et jeunes filles. Cette pensée est de publier dans la *Revue*, pendant tout le cours de l'été, une série de lettres concernant la *Vie de la femme à la campagne*, aux eaux, aux bains de mer, en voyage d'excursion.

Chez vous, chez les aînées, invitées ou maîtresses de maison, partout men zèle affectueux vous suivra et vous portera une foule d'avis sérieux ou dédaignés, de conseils pratiques, de recettes utiles. La *Revue de la Mode*, qui tient à justifier son titre de *Gazette de la famille*, sera pour vous, au loin comme à Paris, la plus utile des compagnes.

A notre époque, avec les rapides moyens de communication, si la vie est simplifiée sous le rapport de la distance, elle est, en revanche, beaucoup plus compliquée qu'un bon vieux temps. Du moment où l'on quitte son cher soi, on se résigne à trouver tout bon, tout bien, pourvu que ce soit passable.

Aujourd'hui on veut être bien toujours et partout. Bien-être et plaisir doivent être vos deux fidèles compagnons de voyage. Aussi l'art de tenir sa maison à la campagne est-il au moins aussi difficile qu'à la ville. Chacun y apporte les mêmes exigences; on n'y a cependant ni les mêmes ressources, ni surtout les mêmes distractions.

Je commencerai donc par m'occuper de la manière de voyager, qui est aujourd'hui toute une science. Préparer le genre de vêtement et de chaussures spécial, choisir les malles, sacs, caisses les plus commodes, et, détail très-important, disposer son itinéraire, voilà toutes choses qu'il importe de savoir bien combiner.

On ne s'y prend pas de même pour faire un simple voyage d'excursion, pour aller passer un ou deux mois chez des amis, ou bien pour faire une saison d'eaux ou de bains de mer.

Ensuite viendra le chapitre de la maison ou dans la modeste villa; — celui de meubler et d'installer sa maison d'une façon économique, agréable et confortable; — comment il faut traiter ses amis et ses invités; — la manière de les amuser, de les distraire, de les occuper agréablement.

L'emploi judicieux du temps n'est pas une mince affaire en pareil cas. Le véritable caractère des gens ne se révèle bien, dit-on, qu'en voyage. C'est encore plus vrai dans un séjour à la campagne, où l'on vit de la vie familière et intime bien plus qu'à la ville.

Il faut donc qu'une maîtresse de maison soit comme un général d'armée. Elle doit tout prévoir, tout savoir, tout ordonner. C'est elle qui doit régler les matinées, les heures des repas, l'emploi de l'après-midi et enfin les soirées.

Je l'aiderai de mon mieux dans cette tâche difficile. Une bonne bibliothèque est une chose nécessaire et importante. Il est donc précieux d'avoir un guide sûr pour bien savoir quels sont les livres, les journaux, la musique nouvelle qui doivent être mis à la disposition des invités. La *Revue de la Mode* se fera un plaisir d'être le correspondant des maîtresses de maison pour leur envoyer les livres ou les morceaux de musique qu'elles pourront désirer.

Une hôtesse aimable et prévoyante doit avoir chez elle tout ce qui est nécessaire pour peindre, dessiner et même photographier. Sur la table du salon, on doit trouver des albums intéressants et surtout ces merveilleux stéréoscopes, grâce auxquels on fait le tour du monde commodément assis dans un bon fauteuil. Je serai prête à fournir tous les renseignements nécessaires ou désirés.

La manière d'organiser des parties à cheval, en voiture, en bateau, les précautions à prendre pour que rien ne man-

que, que tout arrive à son temps, sans gêne ni attente, voilà ce que je me propose d'expliquer à mes lectrices. Nous nous occuperons aussi de régler l'emploi des soirées, d'indiquer comment on arrange une petite comédie, comment on prépare une charade, quels sont les jeux de société faciles à organiser, sans danger pour les enfants ou les personnes âgées.

La saison de la pêche et celle de la chasse surtout est une époque où l'on reçoit beaucoup à la campagne. Bien des hommes même ne font trêve à leurs occupations qu'à ce moment de l'année. Beaucoup de dames ne dédaignent pas de s'associer à ces deux genres de sport. Je pourrais encore être utile et agréable à mes lectrices en traitant ces deux importants sujets sous le double point de vue du plaisir des belles invitées et des devoirs de la maîtresse de maison.

Rien n'est plus exposé à être attaqué de la rouille que l'esprit des Parisiens éloignés du centre chéri de leur vie ordinaire. Il leur faut donc, en rentrant au bout de trois ou six mois d'absence, être aussi au courant de ce qui s'y est passé que si on ne l'avait pas quitté. Les grands journaux s'en chargent pour ces messieurs; la *Revue de la Mode* remplira, comme toujours, ce rôle pour tout ce qui intéresse les femmes. Elle leur portera donc toutes les semaines le parfum de ce cher Paris que l'on quitte parfois avec un grand désir de repos, mais où l'on revient toujours avec bonheur.

M. DE S.

L'IDOLE

(Suite)

Myriam se retourna lentement sur son cheval, comme pour saluer de loin le château dont la fière silhouette se profilait sur un fond clair. Chère demeure enveloppée d'ombages, où M^{lle} de Kermovenoy avait conduit le cortège de ses premiers rêves, ceux de l'enfance, — où maintenant elle ne sentait le deuil de ses croyances — plus tendres de ses meilleurs souvenirs. Il y avait dans le regard de la jeune fille une si cruelle expression de tristesse, que le baron, le reconstruisant au passage, serra le poing et baissa les yeux.

La mer grondait. Mais c'était bien une autre boule qui montait dans le cœur du baron Hector! Là-bas le sein du monde se gonflait, comme s'il amassait toutes ses redoutables colères qui, le lendemain, allaient déchirer le rivage; et le baron se disait :

— Enveloppe-moi, englobis-moi, nature puissante et menaçante!

L'ancienne tentation du suicide lui revenait pressante et persuasive. La mort, c'est le repos pour les âmes que le mal tourmente, aussi bien que pour celles que la douleur assésse. M. de Kermovenoy n'avait jamais cru sérieusement que l'âme survécût au corps. Cette croyance, qu'il croyait sacrée, il s'était borné à la feindre pour en donner l'exemple à sa fille. En ce temps-là il craignait, par-dessus toutes choses, de froisser cette jeune pensée. A présent n'y avait-il pas jeté d'autres poisons plus funestes? Par son exemple aussi, il lui avait appris que l'amour paternel peut être fait d'égoïsme; il lui avait montré que l'on peut trouver dans un père l'ennemi de son bonheur et de sa liberté. Le mal était bien plus grand. Sa mort volontaire ne ferait point douter Myriam d'une autre existence et de Dieu, mais elle la délivrerait d'un maître injuste.

Ah! le tyran lui-même serait encore bien mieux dévot, et cette si haute façon de se soustraire à ses devoirs ne serait pas plus démentrie que ne l'était désormais sa tendresse. Explé les fautes, cour aveugle et indomptable! mais garde du moins dans la mort la pudeur des sentiments que tu n'as pas su garder dans la vie. Tu devras cacher ce lâche renoncement, si vivant tu n'as pas caché ton impuissance au sacrifice. Plus de ces suicides d'apparat, comme autrefois dans la tour! Il ne faut point qu'on te trouve, un pistolet à la main qu'on détonnerait de ta tempe! Là-bas le gouffre, le flot enroulé qui emportera ta dépouille rigide. Et puis l'immensité de l'oubli!

Quant à Myriam, que pensait-elle?

Peut-être que jamais auparavant les ciels pâlisants de l'automne et cette mer assombrie ne lui avaient apporté de si menaçants présages. Jamais elle n'avait redouté la saison qui la rendait captive, car jamais elle n'avait songé qu'elle pouvait un jour entrer en lutte avec son père, le compagnon, depuis quinze ans, de ces longues captivités attendries, l'ami si appliqué à remplir son cœur et à occuper son esprit, — maintenant si ingénieux à égarer l'un, si implacable à déchirer l'autre.

Quant au capitaine Robert, il montra de suite à quel il pensait, en faisant observer que si le vent se levait un sud-ouest — qu'il prononçait *sur-ouest*, comme un vrai fils de marin, — les pêcheurs, fuyant devant l'orage, feraient du moins une bonne pêche au retour, et que le lendemain, à Kermovenoy, on ne manquerait pas de poisson frais.

Les trois promeneurs, en ce moment, cheminaient sur de

hautes falaises courtes déchirées par leurs parois de ces entassements de rochers comme des palais nus et sombres et tout éblouissants et tout s'écrouffant de par ces cheminées, si menant un tel bruit.

Ainsi se trouvaient dans le capitaine Robert et son initiateur, un signe qu'il ne posait en quoi l'amiral avait les chevaux marqués sur l'herbe rose, un quel arbuste marqués grêles surmontés de végétation, et, du pour sur les chaumes de sable. Aucune bête plus élevée, un poste sûr : la falaise, lorsqu'il des hautes mers au-dessus de la mer, des courbes légèrement au nord-ouest, avec ses falaises, car, en d'autres lieux ceux canons rutilants de quatre pieds environneurs de l'éclaircie; ils pouvaient aller qui passait au-dessus.

Le capitaine Robert une fois premier au cheval devant la barrière. Mais il y a quel pas, c'est...

La surprise avait à du bruit de la mer, à l'attention du capitaine. Cette fille une impression de la brèche de la falaise, regardé en arrière et méditation, il suivait.

Déjà l'adroite équilibre, qu'elle retint au à deux cents pas du rivage.

C'est la présence du passage, qui aura effrayé avec une terreur.

Myriam lui montait en sa tête. Elle n'était le capitaine avait l'air d'être en train :

— Brieux! Maxence tends-moi donc!... Ma est fu!

Il rendait ainsi le n'importe auparavant, ni contraire, sur celui de :

Il y avait bien de de jeunesse. Maxence railait si étrangement son au risque de se casser le nez, mais il était si sûr.

— C'est la présence du passage, qui aura effrayé avec une terreur.

Myriam lui montait en sa tête. Elle n'était le capitaine avait l'air d'être en train :

— Brieux! Maxence tends-moi donc!... Ma est fu!

Il rendait ainsi le n'importe auparavant, ni contraire, sur celui de :

Il y avait bien de de jeunesse. Maxence railait si étrangement son au risque de se casser le nez, mais il était si sûr.

— C'est la présence du passage, qui aura effrayé avec une terreur.

Myriam lui montait en sa tête. Elle n'était le capitaine avait l'air d'être en train :

— Brieux! Maxence tends-moi donc!... Ma est fu!

Il rendait ainsi le n'importe auparavant, ni contraire, sur celui de :

Il y avait bien de de jeunesse. Maxence railait si étrangement son au risque de se casser le nez, mais il était si sûr.

— C'est la présence du passage, qui aura effrayé avec une terreur.

Myriam lui montait en sa tête. Elle n'était le capitaine avait l'air d'être en train :

— Brieux! Maxence tends-moi donc!... Ma est fu!

Il rendait ainsi le n'importe auparavant, ni contraire, sur celui de :

Il y avait bien de de jeunesse. Maxence railait si étrangement son au risque de se casser le nez, mais il était si sûr.

— C'est la présence du passage, qui aura effrayé avec une terreur.

Myriam lui montait en sa tête. Elle n'était le capitaine avait l'air d'être en train :

— Brieux! Maxence tends-moi donc!... Ma est fu!

Il rendait ainsi le n'importe auparavant, ni contraire, sur celui de :

Il y avait bien de de jeunesse. Maxence railait si étrangement son au risque de se casser le nez, mais il était si sûr.

— C'est la présence du passage, qui aura effrayé avec une terreur.

Myriam lui montait en sa tête. Elle n'était le capitaine avait l'air d'être en train :

— Brieux! Maxence tends-moi donc!... Ma est fu!

Il rendait ainsi le n'importe auparavant, ni contraire, sur celui de :

Il y avait bien de de jeunesse. Maxence railait si étrangement son au risque de se casser le nez, mais il était si sûr.

— C'est la présence du passage, qui aura effrayé avec une terreur.

hautes falaises couronnant d'immenses escarpements de rochers déchirés par la mer et par le temps, qui laissaient entre leurs parois de larges fissures béantes et formaient ici des entassements de ruines, plus loin des excavations et comme des palais mystérieux et sauvages, avec leurs colonnes tendrues et leurs entablements écoulés. Le flot montant s'enfonçait dans les grottes, s'élançait en tournoyant par ces cheminées, répandant dans l'air une fumée d'écumaine et imitant un tel bruit, que bientôt la crosse de s'entendre. Ainsi se trouvaient perdues pour l'oville de Myriam les fines et poétiques observations de son beau cousin. Cependant le capitaine Robert parlait toujours, l'ami, son père et son initiateur à la politique matrimoniale, lui ayant enseigné qu'il ne pouvait y avoir rien de plus que de se taire ; — et qui l'ami avait eu tort.

Les chevaux marchaient de front ; ils glissaient lentement sur l'herbe rase, maigre tapis semé, de loin en loin, de quelques arbrustes marin ou de quelques plantes aux longues tiges grêles surmontées de fleurettes décorées. Point d'autre végétation, et, du côté de la terre, l'œil, au lieu de se reposer sur les chaumes, ne rencontrait plus que des champs de sable. Aucune habitation humaine que, sur le point le plus élevé, un poste de douane. La route n'était ni droite, ni sûre ; la falaise, rongée par le pied, éventrée sous le double coup des hautes marées et des pluies, décrivait à chaque pas, au-dessus de la grève pierreuse et du chaos tumultueux des rochers, des courbes brusques et profondes. Elle fécissait légèrement au nord-ouest. Là se trouvait un ancien ouvrage fortifié, avec ses talus gazonnés, percés de goules menaçantes, car, en d'autres temps, on y avait placé une batterie. Un vieux canon rouillé gisait dans l'herbe. L'ouvrage, creusé de quatre pieds environ, ne servait plus que d'abri aux rares pêcheurs de l'écluse contre l'orage subit venant du côté de la mer ; ils pouvaient alors s'adosser au talus et braver le grain qui passait au-dessus de leurs têtes.

Le capitaine Robert, du 77 hussards, se retrouva encore une fois devant le d'admiral, fils de marin. Il arrêta son cheval devant la batterie, puis tout à coup s'écria :

— Mais il y a quelqu'un là-dedans ! Et je ne me trompe pas, c'est...

La surprise avait apparemment enflé sa voix, car, en dépit du bruit de la mer, Myriam, cette fois, l'entendit. Les exclamations du capitaine semblèrent produire sur le cheval de la jeune fille une impression nerveuse que n'avait pas produite le cri des vagues. La bête s'éleva, courant tout droit à une brèche de la falaise. Le baron vit le péril, et, bien qu'il eût regardé en arrière et en même temps étouffé une effroyable malédiction, il suivit sa fille.

Déjà l'adroite écuyère s'était rendue maîtresse de sa monture, qu'elle retint au bord de la brèche ; mais on se trouvait à deux cents pas du point d'où elle était si vivement partie.

— C'est la présence de ce misérable fou, aposté sur votre passage, qui aura effrayé votre cheval, lui dit M. de Kernoenvoy avec une terrible ironie.

Myriam lui montra d'un geste à la mer mugissante et se souleva la tête. Elle n'entendait plus.

Le capitaine avait mis pied à terre et entra dans la batterie en disant :

— Brierly !... Maxence !... mon vieux camarade !... mais attendez-moi donc !... Mais où va-t-il ?... Dieu me pardonne, il est fou !

Il tendait ainsi le même arrêt que le baron Hector un moment auparavant, mais point sur le ton de la menace ; au contraire, sur celui de la plus affectueuse pitié.

Il y avait bien de quoi prendre souci d'un si excellent ami de jeunesse, Maxence que le capitaine appelait et qui demeurait si étrangement sourd, se laissait en ce moment couler, au risque de se casser vingt fois la tête, par un étroit sentier, le harnais garni d'un peu de sable, qui descendait jusqu'à la grève. Robert d'Avrigny se pencha, mesura ce chemin terrifiant ; pour cette fois le fils de marin se retrouva hussard et n'osa suivre celui qui le fuyait...

— Car il me fait, grondait-il ? Qu'est-ce que tout cela peut bien vouloir dire ?

Il se remit en selle et rejoignit M. de Kernoenvoy et Myriam, qui l'attendaient ; la jeune fille, le dos tourné à la grève, regardant les champs sablonneux, le baron Hector immobile, le visage si affreusement contracté, que Robert lui dit :

— Vous avez eu terriblement peur pour ma cousine.

— Oui, fit M. de Kernoenvoy, et il faut bien que j'aime de toute ma force celle que je vais vous donner, car, la voyant exposée à un danger qu'elle ne voyait peut-être pas elle-même, j'ai oublié tout le reste ; j'ai couru d'abord à elle. Vous, Robert, vous êtes allé à l'insolent qui s'est enfui avec sa lâcheté accoutumée. Chacun de nous a rempli son rôle.

— Un insolent ! répéta le capitaine au comble de la surprise. De qui donc voulez-vous parler ? Cet original qui suit des chemins à faire reculer des chèvres, c'est mon camarade d'école, c'est...

— Je ne l'ai pas vu, mais je le sais, interrompit le baron. Voyez-vous donc pas remarqué, avant la promenade M. de Kernoenvoy se tenant à la fenêtre de la salle de billard, l'œil l'on découvrait la plage ? Doutez-vous qu'elle ait été aperçue par le compagnon d'aventure qui nous suivait depuis le départ ?

— Je suppose que si cela pouvait être, ce serait du moins à l'insu de ma cousine.

— Vous supposez bien. On vous a quelquefois accusé, monsieur, d'avoir le jugement un peu court ; en cette circonstance, il ne l'est point trop.

— Voilà un singulier compliment ! dit le capitaine qui, pour la seconde fois depuis le matin, se sentait en veine d'impatience et dont la figure rose s'assombrit.

— Venez dans mon cabinet lorsque nous serons rentrés au château, continua M. de Kernoenvoy, j'achèverai de m'expliquer.

— Je le veux bien, car je crois qu'il en est temps ; et si vous faites injure à votre fille, monsieur...

— Aurais-je à vous en répondre ? Vous prenez votre situation et vos nouveaux devoirs au sérieux ; cela ne me déplaît point.

Myriam avait poussé son cheval en avant. Cette fois, elle ne voulait pas entendre. Seulement, celle de ses mains qui tenait la bride se rapprocha de l'autre et toutes deux se joignirent. Elle avait des larmes et des débris dans les yeux.

Maxence continuait sa périlleuse descente, grâce au peu de sable et de terre végétale répandus sur ce sentier désolé, qui n'était pas l'œuvre des hommes. Les pluies, roulant du haut de la falaise et entraînant quelques débris vivants après elles, l'avaient formé ; mais il s'arrêta brusquement à une saillie de la pierre, sur laquelle le fugitif reconnut l'impossibilité de se tenir debout. Cette saillie offrait précisément le dessin d'un immense arpent de porte, un triangle avec son arête au milieu et deux bords faits inclinés. Maxence, se traînant sur les genoux et regardant au-dessous de lui, n'aperçut que le gâble de la grève et de l'ombrière comme au devant de quelque cavité profonde. Il devait être juché au-dessus d'une grotte.

Le jeune homme ne put s'empêcher de sourire en songant à sa double situation, si embarrassante en haut tout à l'heure par la rencontre du capitaine d'Avrigny, et maintenant arrivée au comble du ridicule, si vraiment il devait demeurer là jusqu'au moment où passerait quelque petit pêcheur de moules ou de crevettes. Alors il pourrait l'envoyer au village chercher une échelle. Mais y en avait-il dans tout Kernoenvoy une assez longue ? Le père du pauvre amoureux était bien élevé de vingt pieds au-dessus de ces galets maudits, sur lesquels il n'y avait pas à se laisser tomber, à moins qu'on ne voulait être mis en pièces. Ah ! si c'était été un de ces beaux lits de sable fin comme il s'en trouvait en d'autres endroits de la côte !... Mais aussi avait-il été libre de choisir sa route ? Il n'avait pas eu l'idée que le capitaine Robert accompagnerait à la promenade M. de Kernoenvoy. On ne pense pas à tout. Il voyait bien, à cette heure, qu'il ne pensait pas suffisamment au capitaine. Et pourtant, si...

Mais c'était pour ressentir et pour réprimer aussitôt après une violente colère contre cet ancien camarade... Était-ce la faute de Robert d'Avrigny, si le baron Hector l'avait choisi comme paravent ou comme rempart contre les prétendants à la main et au cœur de sa fille ? N'était-il pas le premier jour, le premier abusé ? Honnête dupe !... Non, Maxence n'en voulait pas au capitaine Robert.

Il n'en voulait qu'à lui-même pour s'être engagé, grâce à sa témérité et à son impétueux désir de voir Myriam, dans une entreprise qui tournait si mal. En ce moment il porta les yeux vers la mer et s'avisait pour la première fois que la marée montait. Ainsi plus de petits pêcheurs de crevettes. Faudrait-il demeurer là jusqu'au reflux ? Mais alors ce serait la nuit, et il aurait encore bien moins de chances de secours ; sans compter qu'à cheval sur ce rocher, on était exposé à recevoir du choc des vagues un assez joli bain de poussière humide et d'écumaine. Maxence se prit donc à chercher un moyen de sortir de peine et s'en vit point d'autre que de chercher pour les saisis les aspérités de la pierre et de la masse du rocher. Alors il pourrait tenter de recommencer la descente, se flant à sa force et à son agilité qu'il connaissait. Tandis qu'il étudiait de tous ses yeux cette dangereuse voie de salut, il aperçut dans l'ouverture qui semblait devoir exister au-dessous de lui comme une ombre s'agitant dans l'ombre ; et, se penchant plus avant, à tout risque, il reconnut une forme humaine.

Aussitôt un soubresaut le frappa. Tandis qu'il s'éloignait, une heure auparavant, du village où il n'était arrivé que la nuit précédente, en compagnie du commandant Humbert, le fils fidèle des pères d'adoption, comme il hérisait la fortune qui lui avait permis de découvrir sans retard M. de Kernoenvoy au premier étage de la tour, et qu'il avait aperçu peu après des chevaux sellés sur la rampe conduisant au château, il lui avait semblé plusieurs fois qu'un homme suivait sa course effrénée au pied de cette même falaise, sur les grèves, franchissant les amas de rochers et les flaque d'eau. Point de doute, c'était celui-là qui maintenant l'épiait dans cette grotte.

Le front du jeune homme se plissa, et ses belles mains blanches, qui étaient aussi des mains de fer, s'accrochèrent résolument à la première saillie du roc. Il voulait voir cet ennemi ou cet espion inconnu, bien qu'il soupçonnât au moins qu'il l'envoyait. La colère doubla sa vigueur et sa somnolence. Il atteignit du pied le second cran de la pierre et se

laissa glisser. Une pareille expédition devait se terminer promptement par le succès ou par une épouvantable chute. Assez cruellement meurtri, mais bien entier, Maxence toucha le sol de la grève. Seulement, comme il se retournait, il se vit pris et serré à la gorge, Martin Bataille — car l'agresseur c'était lui — poussa un de ces rugissements qui font dire à M. de Kernoenvoy, quand elle était enfuie, et depuis même qu'elle ne l'était plus : « Martin, pourquoi fais-tu le coup ? »

— Ah ! cria le vieux garç, tu es agile et tu es fort, mais je te tiens.

Le comte de Briey fit un brusque mouvement de côté. Il y eut une lutte de quelques secondes. Puis Martin, obligé de lâcher prise, alla rouler sur le lit de galets, à dix pas.

— Vieillard, lui dit Maxence de sa voix mâle et claire, alors agitée d'un petit tremblement, tu m'as traité comme tu aurais fait de l'un des tiens. Tu ne sais pas ce que tu fais et je te pardonne. Si tu étais de mon rang, je t'aurais autrement puni.

Martin se relevait lentement, et jamais le vieil homme n'avait été secoué par une colère si sauvage. Il portait son habit de garde-chasse, le fusil en bandoulière. Il le détacha et l'arma sans dire un mot.

— Prends garde ! continua M. de Briey, qui avait recouvert son sang-froid. Tu peux encore être le plus fort, mais ce serait au prix d'un crime. Et tu le regretterais dans ce monde et dans l'autre...

— Vous n'avez bien menacé tout à l'heure ! rugit Martin. Mais écoutez. Je ne veux pas envoyer votre chienne d'âme dans l'autre monde dont vous parlez et où vous n'entrerez jamais par la porte du paradis, c'est Martin Bataille qui vous l'assure. Mon fusil n'est chargé que de petit plomb. Je vais cribler votre belle figure et nous verrons si vous viendrez ensuite faire le galant dans notre bien.

Maxence leva les épaules et ne répondit pas. Le garde fit deux pas en avant. M. de Briey s'était adossé au rocher et se croisait les bras. L'arme n'était plus qu'à trois pieds de poitrine, Martin s'arrêta.

— Mais détalez donc ! s'écria-t-il. Essayez au moins de courir. On sait pourtant bien que vous êtes lâche. Vous avez eu, à Genève, une belle peur que M. Hector ne vous embrochât comme il en a embroché tant d'autres. Vous avez appris ses histoires et alors on ne vous a pas revu. Vous avez bien voulu sauter la cervelle si je vous tirais de vitre ! Je vous ferai sauter votre belle figure et nous verrons si vous viendrez ensuite faire le galant dans notre bien.

— Comment me criblerais-tu le visage si je fusais ? répondit dédaigneusement le gentilhomme. Tu n'as pas meilleure conscience de tes paroles que de tes actions. Tu vois bien que tu es fou.

Au même instant, comme le vieillard lui portait l'arme aux yeux, il se jeta en avant, la saisit et la tint fermée. Dans ce choc saisi, le comte s'alluma, l'arme partit, la charge alla s'aplatir contre le rocher. Un seul grain ricocha et vint frapper la joue de Maxence où coula une goutte de sang. Déjà Martin avait lâché le fusil, qui tomba. Le vieil homme était blême et tremblait de tous ses membres !

— Je crois que vous disiez vrai tout de même, grondait-il, et que j'étais fou.

Puis il baissa la tête et s'éloigna dans la direction du village, en rasant la falaise. M. de Briey le suivit un moment des yeux. Il aperçut le fusil à ses pieds, le ramassa, s'assura qu'il portait une seconde charge, ajusta une mousquette qui se jouait à la crête des flots, baissant ses ailes ; et se ravisant tout à coup : — Pourquoi donner la mort à qui est heureux de vivre ? murmura-t-il.

Alors, rejetant le fusil sur les galets, essayant le sang à sa joue, il se mit à chercher un chemin pour remonter sur la falaise. La mer qui s'avangait rapidement le pressait, et d'ailleurs il n'y avait plus pour lui de péril à se laisser voir. Après l'incident de la batterie, M. de Kernoenvoy avait dû couper court la promenade. Arrivé sur la crête, Maxence ne découvrit plus, en effet, à une distance de deux mille pas environ, que trois points noirs : c'étaient les trois cavaliers.

Il s'assit au bord de la brèche vers laquelle Myriam avait lancé son cheval, au moment où M. d'Avrigny, demeuré en arrière, appelait : « Brierly ! Mon vieux camarade ! » et ne recevait pas de réponse. Le cœur de Maxence se serait glacé s'il avait pu savoir que celle dont il avait fait le but, la lumière et l'âme de sa vie avait été si près de se briser au fond de cet abîme. M. de Kernoenvoy devait condenser plus tard que si en cet instant elle n'avait point cherché la mort, elle eût été heureuse de la recevoir. O lèvres pures, vous sentez donc approcher le corps de fiel ?

Mais une pareille émotion devait être épargnée à Maxence, qui, fuyant lui-même alors par le terrible chemin suspendu aux flancs de la falaise, ne l'avait pas vu se jeter en avant, et qui se serait alors demandé : De qui s'écarte-t-elle si vivement ? Est-ce de moi ? Est-ce des yeux de son père ?

PAUL FERRIER.

(A suivre.)

MENU DU DINER DE 40 COUVERTS OFFERT A S. A. R. LE PRINCE DE GALLES PAR M^{ME} LA PRINCESSE DE SAGAN

- Potage hisque d'écrevisses.
Consummé d'asperges à la reine.
Œufs de vanneau à la Sully.
Truite à la normande.
Selle Béthague printanière.
Filets de canetons aux petits pois.
Cailles à la bohémienne.
Filets de homards à la russe.
Pommes au parmesan.
Salade à la royale.
Dindonneaux nouveaux rôlés, garnis d'ortolans.
Terrine de foies gras.
Asperges sauce ravigote.
Fèves de marais.
Glace ambassadrice.
Gâteau Montpensier.
Mazarine de fruits.
Petites gaufres.

Nous donnons aujourd'hui le menu du dîner offert à S. A. R. le prince héritier d'Angleterre par M^{me} la princesse de Sagan. L'hôtel où habite la princesse, rue Saint-Dominique, a été construit par Hope, le célèbre financier, auquel il coûta plus de 7 millions. Le seul mémoire du plombier, retrouvé dans les papiers, montait à 1,700,000 francs. Le baron Sellière, père de la princesse, l'acheta 1,200,000 francs en y mettant 50 francs de surenchère. Le faubourg Saint-Germain contient peu d'hôtels aussi splendidement disposés. Deux cents personnes peuvent souper dans l'une des salles; le salon des fêtes a été décoré par Diaz. La salle à manger est également décorée avec magnificence. Elle offrait un coup d'œil féerique lors de la réception du prince de Galles, avec l'immense table ornée de vaisselle d'argent tassif, chargée de fleurs et de cristaux, de vaisselle plate, encadrée de femmes en grande toilette, couvertes de diamants dont la lumière éclipait les feux étincelants. Le magnifique jardin, les serres, le jet d'eau, étaient éclairés à la lumière électrique et offraient l'aspect d'un palais enchante des Mille et une Nuits. Les serres de l'hôtel peuvent contenir trente-cinq chevaux; le manège est un des plus beaux de Paris; une fois, il a été transformé en théâtre, et des acteurs du meilleur monde y jouèrent l'Henri III de Dumas. On a donc tout lieu de croire que le prince d'Angleterre, qui déjà aimait la France et Paris, emportera un excellent souvenir de la réception qui lui a été faite.

ECONOMIE DOMESTIQUE

CONFITURES

La femme la plus distinguée par son esprit, la plus élégante dans sa mise ne saurait déroger en s'occupant elle-même des détails du ménage; bien au contraire, ne trouvez-vous pas que cela lui donne une grâce nouvelle? Les jolies petites mains qui courent sur le clavier sonore ou qui brodent comme des fées ne perdront rien de leur prestige à savoir également préparer un gâteau délicat, des liqueurs ou des conserves exquises dont on ne trouve jamais l'équivalent chez les meilleurs confiseurs. Si je vous disais qu'à Paris même il n'y a que deux magasins où l'on trouve des confitures vraiment bonnes! C'est affaire de soin surtout, et tout le zèle d'un confiseur opérant sur de grandes quantités ne saurait obtenir le même résultat qu'une véritable maîtresse de maison sachant bien choisir ce qu'elle emploie et l'opérant que sur une quantité restreinte. Je pense donc être agréable et utile à mes lectrices en leur donnant plusieurs recettes de confitures, de conserves et de liqueurs, expérimentées avec le plus grand soin. La première règle à poser est de n'employer que des fruits et du sucre de première qualité. Toute économie là-dessus serait mal entendue et donnerait des produits susceptibles de se gâter ou d'avoir un mauvais goût. Autant vaut ne s'en point occuper. Les fruits doivent être choisis de grosseur moyenne, fraîchement cueillis, avant leur complète maturité, un peu fermes et surtout bien sains. Il faut les épucher avec un soin extrême, afin de n'y laisser ni morceau de peau, quand on doit les jeter, ni noyau, ce qui est très-désagréable et peut devenir dangereux à rencontrer inopinément. Toutes les fois que j'indiquerai un poids de sucre égal au poids des fruits, il est bien entendu que je désigne les fruits non épéchés. Il y a trois manières de traiter les différentes espèces de fruits suivant leur fragilité, la difficulté de fixer leur parfum et la quantité plus ou moins considérable d'acidité qu'ils renferment. La première manière consiste à mettre le sucre et les fruits ensemble dans la bassine sans y ajouter d'eau. Pour la se-

conde catégorie, on fait fondre le sucre avec de l'eau, afin de former un sirop dans lequel on jette les fruits qui ne doivent être que saisis par une cuisson rapide. — Enfin une troisième manière consiste à verser un sirop très-cuit sur les fruits absolument crus, et dont le parfum s'évapore à la cuisson la plus rapide.

Je n'ai point expérimenté moi-même cette dernière méthode; mais comme je la crois excellente, et que la recette n'en a été donnée par un savant praticien, je la donnerai de confiance.

J'indiquerai une moyenne de 5 kilos de fruits comme la quantité qui me semble suffisante pour être travaillée avec facilité dans un ménage. Avec le sucre, cela donne environ douze à quinze pots de confitures, suivant la nature des fruits employés, chaque pot devant contenir environ 500 grammes.

Quant au temps nécessaire à la cuisson et à son degré exact, il est à peu près impossible de les fixer d'une manière absolue. Chaque article a là-dessus sa façon particulière de le reconnaître. Je ne puis qu'indiquer le résultat de ma propre expérience. L'habitude seule apprend à juger le moment opportun de retirer le fruit, et cela se juge au coup d'œil. Trois minutes de plus ou de moins peuvent compromettre ou assurer le succès de ces délicates campagnes. Ce que je recommande surtout, c'est de ne pas perdre les confitures de vue, une fois qu'elles sont sur le feu. Il faut retourner et mêler fréquemment fruits et sucre avec l'écumoire, afin que la cuisson soit égale, ensuite on tourne doucement en promenant l'écumoire sur le fond de la bassine, afin d'empêcher que la confiture ne s'attache; on tourne plus vivement à mesure que la cuisson avance.

Le meilleur vase à choisir est la bassine de cuivre non étamée, qui doit être tenue dans un état de minutieuse propreté. On la place sur un trépied élevé d'environ 5 à 6 centimètres au-dessus du fourneau. Le feu doit être maintenu égal et vif sans être trop violent et sans qu'il soit nécessaire d'enlever la bassine, ce qui interromp la cuisson. Règle générale, moins on cuit le fruit, meilleur il est, mais plus il faut de sucre pour le conserver.

CONFITURES DE FRAISES

C'est la plus délicate à réussir, à cause du parfum de ce fruit, très-difficile à fixer. Si le fruit est trop cuit, il perd son goût; s'il ne l'est pas assez, il ne se conserve pas. J'indiquerai deux manières de faire cette confiture.

La meilleure fraise est celle dite fraise anglaise, de grosseur moyenne, d'un rouge noir et tout juste mûre. C'est celle qui se défait le moins. La fraise dite ricord est également très-bonne. Faute de mieux, on dédaigne pas le vieux ananas français qui a beaucoup de parfum.

Il faut pour les fraises kilo de sucre pour kilo de fruits. Épluchez vos fraises avec soin, choisissez-les une à une en rejetant celles qui seraient trop avancées, maculées ou gâtées.

Faites un sirop avec du sucre très-fin et de l'eau dans la proportion suivante, qui servira pour tous les sirops que j'indiquerai: Un verre à pied rempli d'eau pour 1 kilogramme de sucre.

Quand le sirop est cuit au point où il commence à ne plus filer de l'écumoire, si on le fait goutter sur une assiette, jetez-y vivement le fruit, tournez et mêlez doucement pendant dix bonnes minutes. Retirez et mettez en pots.

Il va sans dire qu'on fera bien de goûter la confiture pour s'assurer du degré de cuisson; car il variera suivant la quantité de fruits employée.

Pour faire des confitures de fraises, suivant la seconde méthode, on peut très-bien prendre de la belle victoria ronde et rose, mais très-fragile et qui ne pourrait supporter la cuisson.

Choisissez-la très-saine, épluchez et placez le fruit dans des pots d'une contenance de 250 gr.

MANIÈRE DE FAIRE LE SIROP POUR LES FRUITS CRUS

Pour les sirops et les confitures, il faut toujours avoir soin de concasser le sucre.

Faites un sirop avec du sucre de première qualité, poids égal au poids du fruit. Il doit être plus cuit que celui dans lequel on jette les fraises. Quand il commence à devenir épais et gros, au bout d'une heure de cuisson environ, mettez-en la valeur d'une petite cuiller dans une assiette; retournez doucement l'assiette au bout d'une seconde; si rien ne tombe, le sirop est à point. Retirez et versez le tout bouillant sur les fruits. Du degré de cuisson de ce sirop dépend la bonté de la confiture.

Le goût du fruit est ainsi pris dans le sucre, et la fraise reste entière, ce qui donne une très-jolie conserve.

Cette manière de traiter la fraise peut également s'appliquer aux framboises et aux pêches. J'y reviendrai plus tard.

GELÉE DE GROSEILLES FRAMBOISÉE

Prenez 5 kilogrammes de groseilles rouges et 1 kilogramme de framboises, on peut, sur les 5 kilogrammes de groseilles en mettre 1 kilogramme de blanches, ce qui donne une gelée plus transparente. Les groseilles bien épéchées, vous les mettez dans la bassine sur un bon feu avec 5 kilogrammes de sucre concassé. Remuez bien; au bout d'environ vingt-cinq ou trente minutes, quand le grain est bien écrasé, cinq minutes avant de retirer les confitures, jetez-y les framboises épéchées avec soin; agitez avec l'écumoire; retirez et versez avec une cuiller à potage en argent dans un tamin de crin disposé sur une soupière ou tout autre grand vase. Laissez bien passer sans jamais presser le marc, ce qui ferait un jus épais et trouble. Ôtez un peu de ce marc si le jus coule trop lentement. Ce marc, non pressé, est très-bon à manger. On peut, en le

pressant, obtenir un pot supplémentaire de qualité indifférente. Mettez la gelée en pots bien remplis, car la confiture diminue toujours un peu. Il est bon de les laisser six jours sans les couvrir autrement que d'une gaze, à cause des mouches et de la poussière.

Au bout de ce temps, la gelée est bien prise. Coupez des ronds de parchemin que vous trempez dans l'eau tiède pour les ramollir. Essayez avec une serviette et collez vos pots, bien serrés d'une feuille, sans que le parchemin touche la gelée. C'est la manière la plus simple et la plus sûre de garder une conserve. Il est absolument inutile de les couvrir préalablement d'un papier trempé dans l'eau-de-vie.

GELÉE DE FRAMBOISES

C'est la plus exquise des gelées quand on la réussit bien; mais le parfum de la framboise est tellement volatil qu'il est le plus difficile de tous à fixer.

Il faut 1 kilogramme de sucre pour 1 kilogramme de framboises.

Faites un sirop presque au degré où la confiture est cuite, toujours en un demi-verre d'eau par 500 grammes de sucre; quand il commence à ne plus filer en tombant de l'écumoire, jetez-y les framboises, tournez pendant cinq à six minutes. Retirez et passez au tamin de crin.

Quand on emploie de très-bon sucre bien raffiné, il est inutile d'écumer les confitures ou le sirop.

CONFITURES DE CERISES

Prenez 5 kilogrammes de belles cerises anglaises et du sucre dans la proportion des trois quarts, c'est-à-dire 375 grammes de sucre par 500 grammes de fruit. Ôtez avec soin les queues et noyaux; ajoutez 500 grammes de groseilles rouges ou blanches pour 5 kilogrammes de cerises, écrasez-les et passez ce jus que vous mettez dans la bassine avec les cerises et le sucre. Laissez cuire en tournant environ trente minutes. Quand le jus devient sirop et tombe avec peine de l'écumoire, retirez et mettez en pots.

En mettant ainsi les fruits avec le sucre, sans eau, la cuisson est plus rapide pour ces diverses confitures, et l'on évite ainsi de retirer le fruit d'abord et de laisser ensuite réduire le jus, ce qui complique l'opération.

M. DE S.

AVIS. — Nos derniers numéros contiennent des modèles de la maison Rébaillet et Dusso, 219, rue Saint-Honoré. Nos lectrices ont donc pu juger du genre de cette maison que nous leur recommandons. Prix modestes. Envoi d'échantillons.

Le numéro du Journal de Musique qui a paru le 23 contient avec le texte la musique suivante:

- Quatuor de Buteurs, musique de Philidor.
Désespoir, romance populaire russe, chantée par M^{me} Adeline Patti, transcrite et traduite par Armand Gouzien.
L'Éperon, polka, musique de Leone Barberis.
Le numéro: 40 centimes (13, quai Voltaire).

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Un gourmet trop porté à la bonne chère devient pousif.